

J.O. – Nantes, le, 17 novembre 2006 – Patrick BAUDRY.

## LA PAROLE COMME GESTE

Les choses dites ne résument pas l'acte de parler. D'ailleurs, n'y aurait-il que des choses dites ? Dites une fois pour toutes et qu'on n'aurait donc plus besoin de répéter ? En plus de ce qui est dit, il y a la manière de dire. Une posture. Un geste. Une adresse donc : non pas seulement une habileté, mais une orientation qui dépasse l'orientation stratégique de l'énonciateur. On ne parle pas que pour informer en attendant la réponse. Par bonheur notre communication est irréductible aux techniques de la bonne communication. Celles qui seraient faites pour maîtriser ce que nous disons. Pour exclure l'autre de ce que nous formulerions à son endroit. L'autre n'est pas qu'à l'endroit où nous voudrions le convoquer. Ni personne posée à l'endroit pour nous entendre. L'autre est aussi « à l'envers », inversant les rôles, bouleversant le jeu. La parole ne nous permet pas davantage de nous exclure nous-mêmes de nos propres dires, comme si nous avions pleine compétence à savoir où nous en sommes parce que nous pourrions superviser en parlant la bonne définition des messages que nous émettons.

Il peut sembler peut-être étrange d'associer la parole au geste. Sans doute pourrait-on comprendre que le geste parle, que la mimique et la pose organisent dans le registre d'une communication non-verbale une transmission de messages. Le silence lui-même serait ainsi toujours bavard. Au moins, serait-il toujours interprétable. Ne retient-on pas souvent de l'Ecole dite de Palo Alto l'affirmation selon laquelle il ne serait pas possible de ne pas communiquer ?

Toutefois que vaut cette affirmation ? Elle peut participer d'un terrorisme aux apparences « bien inspirées ». Tout geste serait traduisible en signification, et donc, pour apprendre à bien communiquer, des techniques pourraient être enseignées en vue d'une communication positive. Il faudrait, selon cette conception, parvenir à dire exactement ce que l'on veut dire en contrôlant la prononciation du mot, le ton et le débit de la voix aussi bien que les mouvements des sourcils ou des pieds.

Dire que la parole est geste, ce n'est donc pas dire que le geste est parole au sens où cette parole serait traduisible en information contrôlée. L'hypothèse de la parole

comme geste suppose que l'acte de parler n'est pas réductible à ses performances, à son effet ou à son impact, au pouvoir de convaincre ou de séduire. Parler, c'est être pris dans un à-venir de la parole qui anticipe le dit lui-même. C'est être emporté, déplacé de l'autorité de l'acte langagier. C'est dans le dit faire place à un dire où se dit un décalage.

### 1. Parler n'est pas « communiquer »

La théorie simpliste selon laquelle la communication suppose un émetteur et un récepteur qui seraient séparés par un « canal », continue d'avoir ses adeptes. Selon ce schéma, une communication optimale est toujours envisageable. Les ratés de la transmission ne seraient imputables qu'à des problèmes techniques. Précisément, des techniques de communication permettraient à des interlocuteurs, *a priori* transparents à eux-mêmes et dont la volonté de partager des informations serait au principe de l'interaction, de corriger les défauts d'échanges et les manques d'efficacité.

Sans doute ne serait-il pas difficile de montrer que le souci de performance peut générer une communication morte – la langue de bois – au lieu d'une communication vive qui suppose un lâcher prise. L'organisation communicationnelle peut être à ce point impeccable dans sa forme qu'elle annihile le contenu qu'elle est censée véhiculer. L'esthétisation communicationnelle peut prendre le pas sur l'échange, et finalement en tenir lieu. La communication instaurée dans l'entreprise<sup>1</sup> peut relever de cette simulation. Agencée au profit d'une bonne image, elle contraint à l'autocensure en donnant une couleur de convivialité à la censure. Mais le problème n'est pas seulement celui d'un contenu qui serait finalement passé sous silence. Il tient bien davantage à la séparation qui s'établit préalablement entre le fond et la forme.

Le problème n'est pas seulement celui d'une forme qui, au prétexte de servir le fond, prendrait le pas sur lui, ou d'une hiérarchisation inversée qui éclipserait l'essentiel. C'est le postulat implicite selon lequel tout message contient un fond qu'une forme véhicule, qui tient déjà d'une affirmation critiquable. C'est l'idée même d'essentiel qui est douteuse. Bien sûr la communication dite positive peut tout simplement véhiculer du vent. Mais surtout, nous ne parlons pas pour dire quelque chose qui aurait valeur d'essentiel. Nous ne parlons pas parce que nous aurions à dire quelque chose de « très » important. La parole ne saurait se répartir entre le superflu et le profond. La gradation de l'importance des propos – ce que sous-entend l'idée de l'essentiel – est déjà une manière d'annuler l'acte de parole : si nous n'avons « rien » à dire, alors il vaudrait mieux nous taire.

---

<sup>1</sup> Voir, pour une analyse critique de ce qui se nomme savamment la « communication interne », Christophe Dejours, *Souffrance en France*, Paris, Seuil, 1998, p.96.

## 2. La place du silence

Quels sont les rapports entre silence et parole ? Se taire, ce n'est pas parler silencieusement. Ce n'est pas, quand bien même nous aurions la bouche fermée mais que notre corps parlerait malgré nous, continuer de parler comme si nous trahissions ainsi notre condition fondamentalement bavarde. Se taire c'est aussi ce qui se dit dans un dire qui n'est pas tout entier prononcé, mis en mots, révélé en significations productibles et perfectibles. Le « taire » est aussi ce négatif qui, en ne se révélant pas à la lumière, en ne se livrant pas à l'écoute, est entendu dans l'échange parlé. Dire que se taire c'est aussi ce qui se dit, peut évidemment relever d'une sorte de contradiction. Si le taire se dit, c'est donc bien que tout se dit, même le silence et donc qu'il ne serait en effet pas possible de ne pas communiquer. Mais il faut faire place ici à l'idée que ce qui se dit ne tient pas que du dit. Que le dire qui se dit ne résout pas dans la chose dite, ne se précipite pas vers la forme acceptable d'une manière de dire (un geste en lieu et place d'un mot) et donc ne tient pas d'un arrangement. Avec la parole, tout devrait s'arranger, nous dit-on : comme si la société devait être l'espace d'une entente et qu'en faisant un peu d'efforts, tant du côté de nos mots que de la gestualisation de notre silence, nous pourrions alors tout mettre en communication. C'est cette idéologie qui s'impose aujourd'hui sur base de scientisme et d'évidence. Or tout cela est faux.

Nous ne nous guidons pas sur ce que l'autre nous dit pour comprendre ce qu'il nous dit. Nous interprétons constamment sa manière de ne pas dire. Cette « manière de ne pas » n'est pas un défaut réparable. Cette impossibilité n'est pas une incapacité. Le but de la communication n'est pas de résoudre une énigme ou de percer un mystère. Le silence n'est donc pas une réserve de parole : un « plein de choses à dire » dans ce qui s'exposerait, momentanément comme un vide. La parole ne suppose la mobilisation progressive d'une compétence à bien dire, en puisant du silence tous les mots qui s'y trouveraient comme enterrés et qui seraient pour cette « raison » momentanément inutilisables.

La vision « positive » de la communication suppose que nous pourrions nous entraîner à l'effort de la prononciation, que nous pourrions dépasser l'obstacle du silence, ou qu'il faudrait transformer celui-ci en une manière de dit. Or le dire est à la fois en aval de la communication et en amont de l'acte de prononcer. Si dire est si difficile ce n'est pas seulement parce qu'il serait difficile de le transformer, de le réaliser, de le matérialiser en dit. La difficulté du dire est la condition de possibilité du dit. Vouloir résoudre la difficulté de dire dans une capacité au bien dit, c'est forcer la parole du côté d'une efficacité qui consiste à exclure et le dire et le sujet de ce dire. En effet, les gens parlent pour ne rien dire... Acte quotidien, situation ordinaire... Faudrait-il supprimer ces scories, ces encombrements de mots pour que la vie sociale soit enfin produite à partir de recettes, qui nous disent ce que nous aurions à (nous) dire ? C'est aussi bien l'idée de « véhicule » qu'il faut mettre en question. La parole serait-elle le « véhicule » du sens : son moyen, son « média », sa forme performante, la seule manière de son efficacité ? Parler à l'autre est-ce seulement lui adresser la parole parce qu'on l'aurait

décidé et parce qu'on aurait maîtrise des mots ou du « silence » qui permettent de lui faire parvenir un message ?

Lucien Sfez le dit bien : « Ce que *veut dire* tel énoncé, pris à tel moment dans telle situation, n'est pas uniquement fonction de ce que *veut dire* le locuteur. »<sup>2</sup> . Bien sûr, il ne faut seulement ici discuter d'une volonté. Car que veut dire le locuteur quand il « veut dire » ? Et d'ailleurs faudrait-il un « locuteur » pour que se mette en scène l'espace du dire ? Si nous avons à toujours savoir ce que nous voulons dire, alors l'espace du dit pourrait prendre tout l'espace de la parole. Il suffirait de progresser, d'avancer progressivement dans le savoir de ce qui nous intéresse. Il faudrait cesser avec la surprise, avec l'association incongrue, avec le rêve, avec l'utopie. L'utopie serait-elle un rêve du plus tard qui serait inutile au maintenant ? Le maintenant de la parole ne suppose-t-il pas au contraire une présence déjà là de ce qui n'est pas encore ?

Si l'homme n'était que pure présence à lui-même, peut-être faudrait-il alors conclure que la vie humaine est semblable à celle des insectes. Reste le désir. Et reste le désir comme ce reste que l'humanité ne peut expurger. C'est de l'humanité de ce reste que la communication positive voudrait nous débarrasser au nom d'un management « organisationnel ». La demande qui est faite aujourd'hui à l'Université de servir « enfin » à quelque chose devrait nous alerter. Si ces espaces qui pouvaient être presque libres ne devraient absolument plus l'être, au nom de l'intérêt même des étudiants à trouver du travail, c'est bien que l'espace du dire devrait se confiner à l'expertise enseignante rabattue sur le renseignement.

### 3. La dimension du non savoir

Viser l'autre dans un acte communicationnel ? Penser que l'échange pourrait se rationaliser sur la base d'une éthique, fondée elle-même sur la volonté de transmettre de bons messages, dans le climat d'une rationalité ? De quoi croit-on pouvoir plaisanter en arrangeant aussi bien les choses ? De quoi croit-on pouvoir se mêler cette recommandation technicienne qui serait dans le même temps « morale » ? Comment ne pas trouver douteuse cette invitation à faire de notre parole insuffisante, manquante et imparfaite, le moyen (si nous le voulions) d'une performance que nous cherchions, d'un résultat vers lequel nous aurions voulu tendre ? Sommes-nous tendus vers ce résultat ? Veut-on être « sportif » ? Faut-il chaque fois qu'on prononce un mot épater l'assistance comme si l'on marquait un but ? La parole devrait-elle se résoudre en un but qui lui donne sa raison (bien communiquer ?) son sens (optimiser des résultats ?), sa nature (parler donc communiquer ?).

La parole comme geste suppose que la communication ne se résume pas en un résultat, ni en des techniques qui permettraient de le produire. Emmanuel Lévinas le dit bien : « La communication ne se réduit pas au phénomène de la vérité et de la

---

<sup>2</sup> Lucien Sfez *Critique de la communication*, Paris, Seuil, 1992, p.449.

manifestation de la vérité conçues comme une combinaison d'éléments psychologiques : pensée dans un Moi – volonté ou intention de faire passer cette pensée dans un autre Moi – message par un signe désignant cette pensée – perception du signe par l'autre Moi – déchiffrement du signe. »<sup>3</sup>. La parole, aussi bien n'est pas qu'intentionnelle. Lévinas encore : « Le Dire approche de l'Autre en perçant le noème de l'intentionnalité, en retournant « comme une veste » la conscience, laquelle, par elle-même, serait restée *pour soi* jusque dans ses visées intentionnelles. »<sup>4</sup>. A la même page Lévinas dit encore : « Le sujet dans le Dire s'approche du prochain en s'ex-primant, au sens littéral du terme, en s'expulsant hors tout lieu, n'*habitant* plus, ne foulant aucun sol. »<sup>5</sup>.

Une logique binaire devrait-elle s'imposer ? Parler ou se taire ? Etre présent ou absent ? Etre précis ou faux ? Parler pour « ne rien dire » est-ce perdre son temps et celui de l'autre ? Si l'on prend en considération cet autre auquel il s'agirait de parler, ce ne peut être sur un mode condescendant, comme s'il attendait notre dit ou la puissance d'un dire dont nous aurions la propriété. Le sujet n'est pas logé en son territoire propre : il en est délogé, il y est délogé. On retrouve ici la question du décalage ou du déphasage. Etre en dehors du soi-même, n'autorise pas à dire n'importe quoi. Ne fouler plus « aucun sol » ne tient pas d'une liberté, mais d'une responsabilité. Il s'agit de pouvoir répondre non pas seulement de soi-même, mais de ce qui de soi-même ne vient pas exactement de soi. La parole comme geste, on l'aura compris, n'a rien à voir avec la résolution de la parole en un geste, comme s'il fallait verser le geste au compte des paroles profitables. C'est au tourment du dire que nous avons affaire. C'est à la question du corps que nous nous trouvons affrontés.

Si le corps n'était qu'un équipement, une panoplie et le véhicule ou le moyen déambulatoire du soi-même, l'acte communicationnel pourrait alors peut-être se résoudre dans une production, dans une performance (comme on le dit d'une fonction spectaculaire). Mais le corps s'interpose. Il intervient dans l'aventure du sujet. Le corps n'est pas la propriété d'un individu qui s'y logerait ou qui se résumerait à son apparence. Le corps décale l'individu de son individualité. C'est dans cet écart que joue la parole. Que le jeu trouve sa possibilité. Que l'imprévisible de l'homme dépasse sans cesse la détermination de l'être.

Faire place à l'autre n'est-ce pas toujours le manquer ? Et dans cette situation qui ne relève pas d'un manquement, d'un défaut de configuration de l'espace parolier, n'est-ce pas faire advenir l'autre de soi, celui qui parle dans un dire qu'on ne saurait résumer à un dit. Il l'a dit, oui, mais que voulait-il dire ? Que voulait-il dire encore ? Devrait-on croire que tout devrait converger justement dans une expression terminale ? Le prestige de l'euthanasie – une façon d'achever depuis soi-même sa possibilité d'exister – telle qu'il se met en scène aujourd'hui, devrait nous interroger. Terminer avec le dernier mot ? Parce qu'objectivement ce serait le mot de la fin ? Comment une société met au

---

<sup>3</sup> Emmanuel Lévinas *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, 1990, p.82.

<sup>4</sup> *Idem*, p.82, 83.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p.83.

registre des droits individuels la demande d'être tué<sup>6</sup> ? Et pourquoi la réponse logique, comme si à toute demande il fallait une réponse, devrait-elle tenir de la prise au mot ? La question de la mort est fondamentale dans la prise en compte de la parole comme geste. C'est parce que nous croyons pouvoir confondre la question de la mort dans la réponse de la fin de vie que nous croyons du même coup pouvoir nous débarrasser du mourir dans la personne du « mourant »<sup>7</sup>. Mais la mort n'est pas qu'un événement individuel : elle articule, en creux, le plus singulier à ce que nous avons en commun. On comprend alors que la société n'est pas réductible à la performance, à l'utilité, au positif et que parler fait place à un non savoir fondateur.

Patrick Baudry  
Université de Bordeaux 3

---

<sup>6</sup> Voir Patrick Baudry *Violences invisibles*, Bègles, Editions du Passant, 2004.

<sup>7</sup> Voir Robert-William Higgins « Le statut du mourant – Une place impossible », in Robert-William Higgins, Jacques Ricot, Patrick Baudry *Le Mourant*, Nantes, M-Editer, 2006, p.24, 25.